

Ludovic Dussarrat

Neige et l'océan

Poèmes

© Ludovic Dussarrat

Pour Neige

1

4

La noyée

Un carré de lumière
en loupe de verre
sur ton corps mis à nu
où les bulles de sel
sur ta peau de pêche
sèchent au lait de soleil.

Tes cheveux de jais
se rencontrent et se croisent
dans un entrelacs
de rubans noirs
que la nuit aimante
d'une coiffe d'étoiles.

Aux fenêtres des vagues
tes joues se posent et se fardent
au rouge des roses de mer
écloses dans l'encre des algues.

Tes pleurs sont les gouttes eau-de-verre
des perles roulées sur la grève
portées par les vents ivres
comme des vies enfin à l'air libre.

Le grand large

Une coupe posée sur la table
un fond de champagne dedans
l'index glisse sur le bord en cristal.

Comme vibrant d'une longue plainte
j'entends les voix d'une scie musicale
qui soudain soulèvent ma chair.

J'ai vécu
en créant plus de souvenirs
qu'il en est de toute une vie.

Longtemps ils ont été ma forteresse
contre les assauts de la mer
et l'envie d'aller y jeter tout mon être.

Mais aujourd'hui
soumis à l'épreuve du temps
le corps et l'esprit se sont désunis.

L'un cède enfin à la raison
et l'autre se fissure
laissant ajourer mes faiblesses.

Je sens déjà les vagues
qui s'en donnent à cœur joie
contre mes vieux remparts.

Et l'air autour soudain si vide
est rempli
de ce que je ne boirai plus qu'à l'envi.

Vent de terre

Où courent les herbes folles
quand ce n'est pas le vent qui les couche,
vers le point d'eau d'un marais
jusqu'à l'étouffer ?

Où court l'âme des nuages
quand l'air devient soudain irrespirable,
vers le fond d'une vallée
jusqu'à l'inonder ?

J'ai couru moi-aussi
poursuivi un destin
la décision que j'ai fait mienne,
une ombre fuyant dans le lointain.

Aujourd'hui immobile
ni contemplatif
ni rêveur
je suis devenu un homme immobile.

Eclipse

Quand tu es le rire
je ne suis que sourire

quand tu es soleil
je ne suis qu'éclaircie

quand tu es le vent
je ne suis que soupir

quand tu es la nuit
je ne suis qu'une éclipse

quand tu es la neige
je ne suis que la grêle

quand tu es tempête
je ne suis qu'une averse

quand tu es l'éclair
je ne suis qu'étincelle

quand tu es l'amour
je ne suis qu'un mensonge.

L'ombre blanche du triangle

J'ai respiré les fleurs malades dans tous les champs du monde
me suis baigné dans le lit des rivières polluées à l'automne
ai bu dans un sceau le lait tourné oublié dans l'étable
dormi la nuit sur une route aux berges sans âme
mangé des feuilles noires comme le carbone
respiré la terre au goût des pluies acides
écouté jusqu'à perdre connaissance
les palabres des gens de pouvoir
mais jamais je n'ai retrouvé
le doux poison de l'amour
qui coulait dans le jus
de l'ovale des lèvres
roses d'amour
rouges
pures
or

Prédisposition à l'oubli

J'ai oublié les songes de ma première nuit,
et le jour où je me suis surpris à vivre.

J'ai oublié le goût du lait dans le sein de ma mère
et mon premier pas dans les pas de mon père.

J'ai oublié la première et dernière fois où j'ai aimé,
si c'est aussi beau qu'il paraît.

Je n'ai pas souvenir de ces moments essentiels
j'ai beau faire un effort, ils ne reviennent pas.

Aujourd'hui, quand je regarde depuis ma vieille barque
Sur la berge vers l'aube, il n'y a ni berge ni aube.

Ton absence...

Humides
les vagues s'invitent
sous les portes
et par les carreaux cassés.

Le bruit réveille
une douleur
de l'autre côté du mur
je ne la refuse plus:

Une chaise sur les planches
un froid à pierre fendre
explosée en plein vol
une invitation sur le sol.

Et là-bas
ton corps dans l'écume.

...Me tourmente

Sur les draps froissés et humides
les vagues de vent frais s'invitent
en passant sous les portes
et par les brèches des carreaux cassés.

Le bruit des battants réveille
une contre-douleur qui fissure
mon être couché de l'autre côté du mur
divisé, je ne la refuse plus et je m'en tiens aux faits:

Une chaise brisée en deux sur les planches
dans ma demeure, un froid à pierre fendre
les bris d'une bouteille explosée en plein vol
comme une invitation à poser un pied sur le sol.

Et là-bas l'océan qui hurle
de ne pas retrouver ton corps dans l'écume.

Un amour fleuri dans l'ombre

La neige à la pointe du roseau de lumière
aiguise le reflet moiré des rivières
et le soleil à claire-voie comme un prisme
brille en éclats de lait bleu sur l'eau vive.

Je traverse la rivière à gué pour rejoindre la rive
évite la jeune pousse au milieu des eaux ivres,
elle apprend à vieillir sur l'épaule des pierres
où l'eau traîne en ovals au milieu de l'hiver.

Mais qu'en sera-t-il demain de cette douceur hiémale
quand le torrent viendra nourrir les berges d'un élan inégal ?

Les amours qui jadis ne demandaient qu'à être cueillies
semblent devoir aujourd'hui être arrachées à la vie.

Le courant nous emporte

Branche morte
refusée des deux rives
je dérive vers l'heure promise
que me réserve au loin la mer
dans le lit des eaux sombres
où je ne verrai plus le ciel.

Soudain les rapides m'emportent
vers le secret des pierres qui dorment,
j'entends déjà leur bruit d'agates
et de galets frottés au pied de la cascade.

Enfin, du haut de la falaise,
comme une vague me jette
en moi défilent les souvenirs
d'une vie que je n'ai pas écrit.

Le lit du grand fleuve tranquille
et là, une écaille qui brille.
Elle te ressemble mais ce n'est pas toi,
c'est un leurre, un jeu de miroir
qui projette une ombre sur nos mémoires.

Car ni toi ni moi, vieil amour,
n'avons plus la force d'aller à contre-courant
nous dérivons, vieilles truites,
en nous laissant porter à contre-cœur vers la mer.

Je me noie
mon amour morte
et vais bientôt moi-aussi épouser la forme
d'une pierre qui dort.

Un vœu orageux

(De l'aube au crépuscule,
avant que le ciel s'aiguise
comme une orange sanguine)

assis toi au bord de l'océan
regarde les langues de mer,
ces échos fidèles pendus aux orgues du ciel,
ils clament haut et fort l'innocence des vagues :

« Flux, attire-toi les foudres
d'un amour qui ne veut plus s'éteindre.
Vers toi, l'humeur iodée du vent
vers toi, les bruits refoulés sur la grève.

Reflux, part aussi loin qu'il est permis de croire
chasse les brumes à l'autre bout de la mer
fais que la perspective des jours se précise
et que plus jamais rien ne nous ne divise. »

Sois l'Atlantique

Inspire-toi du vent
quand il sculpte les vagues
par les eaux de grand calme
de ces jours sans relief.

Sois paix
par, et au-delà de toi-même.

N'aies crainte de voir
rejaillir sur toi
la bruine d'embruns
eau miraculeuse
semée par une main divine
comme un soleil sur les jardins de l'Atlantique.

Vieil arbre de joie
voilà ce qu'il te faut devenir.

Âme d'arbuste
Enfant fait de bois vert
souviens-toi que jamais sur la plage
tu ne trouvas qu'une paix de cendres.

Vois-tu ce rayon dans le sel du courant ?
c'est l'eau douce qui fraye pour te montrer la voie.

Allons
laisse-toi évanouir
et tu verras bientôt devant toi
s'illuminer les traverses du ciel.

Le feu

Par vagues, il emporte tout sur son passage
tête des pins, pignes et aiguilles,
le feu n'oublie rien
ni les chenilles, ni les petits dans leur nid.

Il souffle comme fait le mauvais enfant
s'acharne dans un râle contre tout ce qui lui résiste
Et du toit des dunes défie les vagues
qui s'échinent à prendre possession de la plage.

Le feu ne laisse rien
Mange les arbres jusqu'au tronc
Poursuit jusqu'à la mer
Les racines rampant comme des ombres.

Le feu ne laisse rien
Tout y passe
même l'écorce des vieux pins blancs et bien morts
Il faut qu'il la dévore.

Poursuivre le vent

On dirait que le vent se lève
mais je ne suis plus à ma fenêtre
comme une vieille sise dans l'ombre
je me tiens en retrait du monde.

En écharpe autour des branches
une âme passe dans le vent
elle emporte les feuilles
et tout espoir que portaient les couleurs.

On dirait que le vent se lève
mais il retombe aussitôt
je comprends cette force
qui se mue en faiblesse.

Car il est entré dans ma demeure
Il a pénétré mon cœur
et quand de nouveau il souffle,
je ne sais plus qui de lui ou moi se lève.

Landaise

J'aime te voir courir dans les bruyères
caresser l'or des ajoncs
croquer le jus des arbouses
te frotter au corps des écorces
coucher sur les aiguilles de pin
lézarder côté nord de la dune
à la sueur du soleil
pour dans un souffle avers
du côté océan
dérouler
le corps pétri de sable
lécher l'eau des cuillères
et cueillir la lèvre océane
de ce regard résineux
qui rend jaloux les cieux.

C'est la marée

La brise carrelle l'azur de la mer
les voilures claquent dans l'air
et les cordes se tordent se tendent.

Les fanaux gîtent en haut des mâts,
et les bateaux amarrés aux bouées
se tournent lentement vers les terres.

Comme il penche les oyats sur les dunes,
Il couche la vieille femme dans les eaux de lagune,
le vent sème sable et peurs dans les fleurs et les yeux.

Mais les vagues s'en moquent
et levant une main aveugle,
recouvrent les plages de sang neuf.

Nuages parallèles

Si l'immensité bleue du ciel te tourmente
et le soleil éclaire ton côté sombre
sache que ton corsage me serre
ton angoisse m'étreint.

Permetts que mes mots les déchirent
laisse-moi t'évanouir :

Ouvre la bouche et bois de tout ton saoul
les bourrasques du vent qui souffle
paresse sur l'herbe fraîche
le coeur ivre du côté de la mer.

Ecoute les messes basses des sauterelles
qui sur les brindilles jouent à la marelle
puisse ton imagination être féconde
et s'inspirer de cette humeur vagabonde.

Regarde à travers les nuages
et tu verras qu'il n'y a rien entre toi et le ciel.

Tu restes ma dernière ambition

Je te rendrais bien un bel hommage
te dirais que je suis plein d'espérance
toi qui ne fais que reprendre.

Mais que serais-je sinon la risée de ton univers
et mes mots balayés par ton rire
Qui lassé se changerait en ires.

Je te rendrais bien un bel hommage
toi après qui chaque jour je supplie
de me laisser goûter encore
Aux fruits de l'esprit.

Je te rendrais bien un bel hommage
quand bien même tu ne saurais l'émouvoir
de cette peur qui me fige, car sous ta coupe
je ne suis qu'une averse craintive.

Mes mots ne sont plus que larmes de sel
fuyant plein champ vers le soleil
où je préfère me brûler les ailes
car sur toi plane le doute que la nuit est plus claire.

L'insondable patience d'un ours amoureux

La neige sur le lac glacé
cache à mes yeux la poussière
qu'un voile a jeté par un soir de juillet.
La neige ne laisse
de la couleur du secret
rien transparaître que l'ultraviolet.

Alors j'ai acheté ce bout de terre
et ses ombres aux jeux désuets :
je suis si las de mes peurs
que même les fantômes
qui hantent l'entour des lacs
ne sauraient encore me distraire.

Je me suis couché dans la couronne d'herbe
d'un sapin mangé par le gel
à l'abri dans son cercle d'ami
longtemps je l'ai entendu gémir
sous les frondes des premières pluies
qui battaient la sève pour combattre l'ennui.

J'ai gravé son cœur à jamais
d'un écho que le temps nous a refusé,
ai planté mes griffes dans l'écorce
pour que d'un cri résonne l'empreinte des corps.

De baies, de miel et d'absinthe
j'ai nourri mon imaginaire
me suis lové aux coudes des racines
et couché sur un lit de faines
en attendant que l'hiver m'étreigne.

A mon réveil, il n'y avait des neiges
plus que des reflets d'âmes en fleurs :
Semés dans les abysses ardoises du lac
comme par une main gantée de soie blanche
les rameaux d'un blanc lilial
touchaient les profondeurs de mon âme :
de la bouche noyée de ma douce
avaient refléuri tous les poèmes que j'avais écrits.

Le printemps encore nous sépare

Je suis toujours assis à la même place, les coudes frottés au bois de ma chaise à bascule. Je bourre ma pipe et fume du tabac frais, le regard posé sur la fenêtre.

Dehors le jardin s'habille
d'une blancheur maladive
et mes yeux s'usent et se blessent
à regarder les neiges que le printemps abîme.

Quel est donc ce regain impur
qui sème la terreur en mon cœur ?
par les mauvaises herbes
on dirait qu'il est temps
que l'ivraie renaisse
au mépris de la vieille neige.

Je sais bien que ma présence ici dérange,
que mon corps vieillissant fait désordre
avec ce dehors de vie
qui bruisse et qui chante.

Alors je sors et déjà je repose
parmi le frais parfum des pierres
où je veille sur la neige
qui se meurt dans les ombres d'éther.

Ces couleurs passées qui revivent furent toujours cause de ma ruine.

Le vent souffle où il veut

Quand le printemps viendra me dire
tout ce qu'il me reste à vivre
des nuits blanches et cotonneuses
que la douceur met à l'épreuve,

Quand le printemps viendra me dire
tout ce qu'il me reste à écrire
des journées blanches et lumineuses
que je suis encore en aveugle,

Je saurai faire silence
et taire cette lueur renaissante
tout au fond de mon âme
abîmée dans l'errance

Car j'ai perdu le goût de revenir
vers les heures promises
que le soleil arrose
aux premières lueurs de l'aurore.

Quand, écume mourante
tu ne seras plus qu'un feu d'ange
une étincelle suant à la pointe des herbes
ou dans le regard assoiffé des bêtes,

Je poserai mes mains sur ta couche
mettrai un goût de terre dans ma bouche
avant de m'endormir entre les pierres
en rêvant à ce que vienne l'hiver.

Le discours des truites

Dans le courant de la rivière
les truites longtemps sevrées de lumière
dessinent un trajet lumineux.

Tant que le jour m'éclabousse
de ce paysage d'écailles au soleil
Je veux bien apprendre à être patient.

Comme je suis un piètre pêcheur
les truites n'ont rien à craindre
et c'est d'ailleurs très bien ainsi.

Je les compte, je les observe
je cherche un rond de lumière,
une bulle, une bouffée d'air.

Blanches, roses, les truites se déguisent
prennent une couleur saumonée
tandis que j'attends, armé de patience...

Elles se gargarisent, elles me narguent
passent sous mon nez comme l'anguille
tandis que je perd un bas de ligne.

Je m'emporte et me lève sur-le-champ
jette plombs, cannes et appâts dans la rivière
décide que tout cela n'a aucun sens.

Mais ma colère retombe comme un coup de tabac
devant le silence qui soudain hante
l'eau vive autour de mes prises sur le flanc.

Je tenais ma réponse dans la bouche des truites :
« Si la vie n'a aucun sens, ne vaut-il pas mieux en rire ? »
Mais je les ai assommées.

Neige

Sentir les éléments
ne plus rien ressentir
reprouver les blessures
ne plus rien éprouver.

Les vents tournent
en arrière-mémoire
girouettes d'hier
d'où qu'ils viennent
je suis trop vieux
pour ces jeux de fantômes.

Mais dès l'automne
tu resurgis dans chaque feuille qui succombe.

Sois vie Neige

J'écris j'écris mais soudain...
Et si elle reste sourde à mes appels
aveugle aux poèmes
que j'ai mis en lumière ?

Je ne serais qu'un grain de poussière
battu comme l'averse
une larme qui court à sa perte
un bras de mer vers une terre sans sel

si jamais en secret
je ne caressais l'espoir
de la savoir éprouver
à la lecture d'un poème

ne serait-ce qu'un semblant de regret.

Bruits de tambour

Relève-toi
de cette mort d'où tu n'es pas
que tes pas dansent et dessinent
ces ombres d'ange qui m'illuminent.

Si je reste sourd à tes appels
si le silence couve mes poèmes
que tes pieds nus tambourinent
sur mes pensées en exil.

Lueurs amour-éphémère

Dans l'éclat de tes yeux
je vois des petites étoiles
un papillon de nuit
tout vibrant d'effroi.

je le saisis au vol
le libère aussitôt.

Il implose en poussières
comme myriade de sels
et s'évapore au loin
dans une nuée d'éther.

Je comprends maintenant
ce que veut dire aimer.

Le dernier geste

Te souviens-tu de ces milliards d'étoiles
mortes pourtant depuis des siècles
qui brillaient comme des lueurs naissantes ?

Du sable bleu qui se faisait mouvant
pour que nos corps se mélangent
et s'unissent à l'infini des vagues ?

De l'océan qui lançait larmes vers le ciel
pour que nos cœurs rejetés vers la plage
s'unissent à l'infini des âmes ?

L'amour retourne à la poussière

le jour où tu as jeté
mon coeur à l'océan
le sel en a séché le sang
l'a refoulé vers le rivage
en une armée de sable blanc.

Aussitôt retombé comme une feuille d'automne, un baiser

Mes poèmes
ont un goût d'inachevé
quand sur ma bouche
tes lèvres passent
en coup de vent
comme le souffle d'une saison fanée.

Le plus bel accord du monde

Ré sixième
cordes sur le mode mineur
longue plainte de femmes prises
vibrants harmoniques
contre un monde qui bâillonne
les chants de la mélancolie.

Chute d'amour

Au plus fort du vertige
il l'éveille à l'amour
au plus fort du vertige
elle réveille en lui la mélancolie.

Une pluie grise dans le sang
et le monde se désempit
de tout ce qui donnait corps
à tes chuchotements.

Les draps de lin

Le parfum de l'herbe
coupée fraîche
une averse de vent vert
sur le fil, une pince à linge.

Ce n'est rien
et pourtant,
elle retient
tout ce que la vie nous arrachera.

Perce-neige

Tes yeux brillent
comme une étoile exquise
percent la nuit

apprivoisent le noir
où tu trouves mon ombre
un peu moins ennemie.

Mon éternelle

Tes seins sont pommes et fermes
tes fesses rebondies
ta peau cuivrée de soleil
et tes yeux le miroir de mes espérances.

Mais moi qu'ai-je donc à t'offrir ?
mes yeux ne sont que chagrin
et mon corps fripé
le fruit de ma longue dérive.

Le temps fait son oeuvre

Ton souvenir assèche
mes envies de vieillir

c'est le temps qui s'attarde
sur ma peau de vieillard

Mais tu n'y es pour rien
c'est juste la neige,
le gel et le soleil.

Un jour sans vagues

Je n'ai plus le coeur à courir le soir les océans
plus la force d'éveiller cet amour fait de cendres.

Un galet en ricochet sur la mer....

Avec le temps je saurai me surprendre
et trouver la force d'éteindre cet amour qui m'encense.

L'âme des nuages

Je regarde le vent
qui porte là-haut ta mémoire.

Tu passes dans un nuage,
Où ton destin m'est plus facile à suivre que le mien.

Le cercle

De cette raison d'être
ignore tout
ne retiens que l'amour
et trace toi-même
le chemin qui te ramène vers toi.

Si courtes sont les heures

Penche-toi sur l'inconnue
écoute sa solitude.

Et puisse ton cœur
épouser sa douleur,

saigner d'amour sur sa poitrine
être fleur qui pousse en ses racines.

Orageux

Tes yeux sont bleus
ou verts selon le temps
j'y plongerais bien
pour me rafraîchir un peu.

Tes yeux sont bleus
ou verts selon l'humeur
électriques ils me foudroient
j'y plongerais bien quand même.

La sieste

les seins sont comme
pelotes de laine oblongues
petits volcans en fusion
sur lesquels je m'allonge.

j'ouvre la bouche
grand comme le ciel
qui me rappelle
cet élan maternel.

Mon vieil automne

Un souvenir vers Neige
ressemble à une fleur
plantée dans ma poitrine
un souvenir vers Neige
c'est une rose toute entière
avec sa tige et ses épines.

Quant aux pétales
je les garde pour moi
fanés sous ma chemise.

L'automne éclaboussé

Couchées sous le saule
des femmes pleurent,
une fontaine de pluie
pour ramener le vieil arbre à la vie.

Des feuilles fanées
mon coeur se détourne,
étrangement lassé
des amours de l'été.

L'été aux vieilles pensées

Et la vieille femme
qui arrose son jardin sur l'aurore
ne saurait me contredire :
le ciel est bleu comme un mensonge.

Seule une échelle
grimpée en-haut du cerisier
saurait encore cueillir
un arrière-goût de saison.

Et aux enfants des sourires d'anges...

Aux femmes
des roses rouges
d'un amour fait de pourpre
qui jamais ne se fane.

Et à ma vieille femme
des roses cendres
fleuries à l'ombre blanche
d'un amour exsangue.

Pour que jamais plus
elle ne s'y blesse.

...pour ne jamais vieillir

Aux oiseaux
des balles à blanc
qui s'ouvrent
comme le jet d'un volant.

Et aux poissons
des armures en métal
pour qu'il ne reste aux pêcheurs
plus que la joie du leurre.

Les bouteilles vides...

Mes bouteilles vides
Tournent autour de ma table
comme autant d'amis tristes
qui n'ont pas su vieillir.

Mais je n'ai pas à rougir
de leur compagnie
Ni du brin de poésie
que leur bouquet m'inspire.

...et leurs âmes ivres

Les parfums d'eau-de-vie
Tournent autour de ma table
comme autant d'âmes tristes
qui n'ont pas su guérir.

Mais je n'ai pas à rougir
de leur compagnie
ni du bris de verre
qui brise enfin l'ennui.

Évapore

Turquoise
cyan
sel
et blanc.

Nos corps se plaisent et se déplaisent
aux aléas des vagues
quand l'océan nous adresse
au rivage des algues.

De nos corps, il ne reste que sel
fines poussières que la mer a laissées
sur le sable où le ciel est si bleu
qu'on y voit les nuages à travers nos visages.

Lent dehors

Un homme pleure
cache ses yeux dans ses mains,
à croire qu'il est nu...

Pleure, mon ami pleure,
il ne fait bon vivre en peine
qu'au sortir de soi-même.

Le dernier sommeil

Ton corps posé sur les vagues
comme soufflé dans du verre
bras nouées dans les algues
flotte en étoile de mer

éponge le parfum d'eau-de-pluie
semé par des embruns encore ivres
où de longues plages de soleil
comme des âmes venues de la mer

vont et viennent jouer à la marelle
sur ton corps pour la veillée funéraire.

Un névé

Une lueur
au cœur des forêts
la couleur
Plus que cent jours de juillet.

Sans toi vieil amour,
pure,
création d'eau et d'étoiles du ciel,
j'ai perdu le goût d'hydrater mon cœur.

Triangle de jalousie

Pense que tu n'as plus vingt ans
que nos coeurs sont aimants

mais si l'arbre aux rameaux d'ange
te regarde encore de ses yeux d'enfants

je préfère m'absenter un moment
aller dormir seul au milieu de l'océan.

Canicule en temps de paix

Il y a ce parfum de sucre sur la plage
le vent lové dans les oyats sur les dunes
les pignes rondes et grises qui crépitent
le chant brûlant des grillons dans le sable,

le soleil rouge comme un feu qui s'anime
l'horizon mauve pris dans une moisson d'écailles
les mouettes comme des lames qui aiguisent le ciel
au-dessus des vagues molles sur la grève,

le bruit sourd de l'océan désarmé
la plage où personne ne viendra combattre
la nuit enfin qui recouvre les ombres,
et le blockhaus bientôt englouti par les vagues.

Une brûlure

Un escalier à l'oblique des dunes
et ma main posée sur la rampe
qui en oublie le soleil brûlant.

Le vent sur mes veines
comme des ruisseaux de ciel bleu
coulent et colorent l'humeur.

Des larmes s'ouvrent au coin des yeux
mais je n'éprouve ni chagrin ni douleur
je regarde l'océan inondé d'or et de lumière.

Bercé d'illusion

un névé de neige
dormait comme une souche
au pied d'un sapin
en attendant l'hiver.

Un instant, j'ai bien cru
que c'était toi.

Par delà l'écume

N'aies crainte
enjambe les vagues
aujourd'hui les refoulements de la mer
ne sont que brassées d'amour mortes
qui s'épuisent en de touchants efforts

